

UNE FAUSSE INVITE
OU LE PIANO DE BERTHE
COMÉDIE DE SALON

Pour faire suite au Piano de Berthe (Comédie do Barrière).

P. G.

1889

Texte établi par Paul FIEVRE, Mai 2020

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Mai 2020. Pour
une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.

UNE FAUSSE INVITE
OU LE PIANO DE BERTHE
COMÉDIE DE SALON

Pour faire suite au Piano de Berthe (Comédie do Barrière).

P.G.

**PARIS TRESSE, ÉDITEUR 10 ET 11, GALERIE DE
CHARTRES (PALAIS-ROYAL)**

**À PARIS, DES PRESSES DE D. JOUAUST, Imprimeur breveté
RUE SAINT-HONORÉ, 338**

Janvier 1889.

PERSONNAGES

BERTHE DE BEAUMONT.

MADAME DE PRÉVAL.

JULIE, femme de chambre de Madame de Beaumont.

FRANTZ, artiste.

La scène est à Paris, chez Madame de Beaumont.

Nota : Extrait de "Entre les paravents, Petites récréations scéniques de salle et de famille", P.G., Janvier 1889, pp. 389-407. Cote BnF [8-YF-410]

UNE FAUSSE INVITE

SCÈNE PREMIÈRE.

Frantz, Berthe.

FRANTZ.

Oui, Madame, j'étais enfant de la Bretagne.
Pauvre pâtre, j'appris dans mon âpre montagne
Le chant en écoutant les oiseaux matineux
Et l'harmonie au bruit des vents tumultueux ;
5 En admirant des mains faites comme les vôtres
J'appris la statuaire ; enfin, comme bien d'autres,
Artiste je devins par un instinct heureux,
Comme chez nous, Madame, on devient amoureux.

BERTHE.

Et comment devient-on amoureux, chez vous ?

FRANTZ.

10 Tout comme vous voyez. Dame,

BERTHE.

Monsieur Frantz !

FRANTZ.

Oh ! Madame,
Pardon : l'aventure est qui chez vous m'a conduit
Singulière en effet; je me suis introduit
Céans d'une façon cavalière peut-être,
J'en conviens. En passant près de votre fenêtre,
15 Je vous entends soudain vous-même exécuter
Mon oeuvre favorite.

BERTHE.

Alors sans hésiter
Vous montez m'avertir avec franchise entière
Que je vous écorchais d'une horrible manière.

FRANTZ.

20 Pardon, Madame, encor ; si ma témérité
A pu vous offenser, croyez qu'en vérité
Je m'en repens au moins. Mais si la hardiesse
Et l'indiscrétion, qu'il faut que je confesse,
Tout à l'heure m'ont fait y pénétrer, eh ! Bien,
En ces lieux à présent l'amour seul me retient.

BERTHE.

25 Monsieur Frantz !

FRANTZ.

Je l'avoue, oh ! Cela, sur mon âme,
Je ne m'en repens pas, par exemple, Madame.

BERTHE.

30 Écoutez-moi, Monsieur : si votre qualité
D'artiste excuse en vous une excentricité,
Que j'ai tort, je le vois, pourtant, d'avoir permise,
Faut-il d'aller plus loin que je vous interdise ?
D'ailleurs, sachez, s'il faut vous en faire l'aveu,
Que je ne suis pas libre et j'ai promis.

FRANTZ.

Ne tenez pas. Parbleu

BERTHE.

Je dois bientôt par l'hyménée
Au Comte de Nerville unir ma destinée.

FRANTZ.

35 Qui ? Ce fameux sportsman dont ici j'aperçois
Le portrait, se peut-il ?

BERTHE.

Monsieur, oubliez-moi,
Je le veux, oubliez toute cette aventure.

FRANTZ.

40 Non, non, je ne le puis, Madame, je vous jure.
Vous oublier ! Non, car, plus je vous vois, en vous
Plus je crois retrouver un souvenir bien doux,
Une apparition suave et ravissante
Que j'eus autrefois, mais qui m'est toujours présente.

BERTHE.

En Bretagne peut-être ?

FRANTZ.

Oui, quelque part par là.

BERTHE.

Par un beau soir d'été ?

FRANTZ.

Justement, c'est cela.

45 Je m'en allais chantant et rêvant au nuage ;
Quand une jeune fille...

BERTHE.

En habit de village ?

FRANTZ.

Justement... égarée et cherchant son chemin
Se présente à ma vue.

BERTHE.

Et jusqu'au lendemain

Vous donnâtes abri sous votre toit modeste ?...

FRANTZ.

50 Précisément. Eh ! Bien la vision céleste
Qui m'apparut alors et rapide s'enfuit,
En vous il m'a semblé la revoir.

BERTHE, à part.

C'était lui !

FRANTZ.

Mais qu'avez-vous ? Parlez, vous paraissez émue.

BERTHE.

55 Rien... Cette jeune fille offerte à votre vue...
C'était moi.

FRANTZ.

C'était vous, ce sylphe, ce lutin !
Vous, ô madame, ô Berthe, il est donc un destin I

JULIE, annonçant.

Madame de Préval.

FRANTZ.

Qui ?

BERTHE.

Tenez-vous tranquille,
Chat, c'est la propre soeur de Monsieur de Nerville.

FRANTZ.

Que le diable l'emporte.

BERTHE.

Hein ? Plaît-il ?

FRANTZ.

Enchanté,
60 Dis-je, de lui pouvoir être ici présenté.

SCÈNE II.

Berthe, Frantz, Madame de Préval.

MADAME DE PRÉVAL.

J'accours en toute hâte auprès de vous, ma chère,
Vous rassurer enfin sur le sort de mon frère.
Pour vous accompagner au concert de ce soir
Car sur lui vous comptiez et de ne pas le voir
65 Vous êtes étonnée à coup sûr, chère Berthe,
Lorsque vous l'attendiez de très bonne heure.

FRANTZ.

Oh ! Certes,
Madame ne l'attend plus du tout.

MADAME DE PRÉVAL.

Il a fait
Tout à l'heure une chute.

FRANTZ.

Une chute, en effet,
Des plus lourdes.

BERTHE.

Vraiment, j'ignorais... Je vous prie,
70 Dites-moi ce que c'est.

MADAME DE PRÉVAL.

Voici, ma chère amie ;
Tantôt, en revenant de Longchamps, son cheval
S'est abattu.

BERTHE.

Grand Dieu !

MADAME DE PRÉVAL.

Sans se faire grand mal

Il est tombé du reste et peut en être quitte
Pour des contusions. De vous faire visite
75 Il ne se voulait pas pour cela dispenser,
Même à se mettre au lit il l'a fallu forcer ;
Mais j'ai cru l'y devoir contraindre par prudence.

FRANTZ.

Et l'on ose du ciel nier la providence.

BERTHE, le présentant.

Monsieur Frantz.

MADAME DE PRÉVAL.

Ce nom là ne m'est pas inconnu.

BERTHE.

80 Il doit à votre oreille être déjà venu.
Monsieur Frantz est artiste et son talent hors ligne
De quelque renommée a pu le rendre digne.

FRANTZ.

Sans doute ; et puis, ce point ne doit pas être omis,
Dons le petit journal j'ai plusieurs bons omis.

MADAME DE PRÉVAL.

85 Ah ! J'y suis, c'est monsieur qui doit se faire entendre
Ce soir à la salle Herz où nous allions nous rendre.

FRANTZ.

C'est lui-même en effet.

MADAME DE PRÉVAL.

Nous regrettons hélas !

Doublement l'occident de mon frère, en ce cas,
Puisqu'il doit nous priver de ce plaisir.

FRANTZ.

Madame,

90 Comment donc.

MADAME DE PRÉVAL.

Mais, je crois, le public vous réclame
Et nous ne voulons pas ici vous retenir.

FRANTZ, à part.

Bien au contraire. Oh ! Mais je pourrai revenir,
Car cette dame là, bien qu'étant à la pose,
Semble fine et se doute un peu de quelque chose.

MADAME DE PRÉVAL.

95 Nous vous applaudirons, j'espère, un autre soir.

FRANTZ.

Oh ! Je l'espère aussi, nous pourrons nous revoir.

MADAME DE PRÉVAL.

Plaît-il ?

FRANTZ.

100 Pour professeur, Madame la Comtesse,
Puisque vous m'agréez, souffrez que je m'empresse
De venir vous prouver mon zèle à ma façon
En vous donnant demain ma première leçon.

SCÈNE III.

Berthe, Madame de Préval.

MADAME DE PRÉVAL.

C'est votre professeur de chant ?

BERTHE.

Oui.

MADAME DE PRÉVAL.

Ses manières,
À ce que j'ai pu voir, m'ont paru singulières.

BERTHE.

C'est un artiste, il peut vous sembler singulier.

MADAME DE PRÉVAL.

Il m'a semblé surtout quelque peu familier.

BERTHE.

105 Vous croyez, je n'ai pas remarqué.

MADAME DE PRÉVAL.

Toute émue
Encore, quand ici je vous ai prévenue
Du fâcheux accident à mon frère arrivé,
Je dois vous avouer que je n'ai point trouvé

110 Mainte réflexion qu'il s'est alors permise
Ni d'un tact bien exquis, ni tout à fait de mise ;
Sans doute il crut piquants les mots qu'il a lancés,
Ils m'ont à moi paru simplement déplacés.

BERTHE.

De grâce assurez-moi que Monsieur de Nerville
N'a rien de grave au moins.

MADAME DE PRÉVAL.

115 Mais non, soyez tranquille,
Je puis vous l'affirmer sur l'avis du docteur.
Mais, pour en revenir à ce jeune chanteur...

BERTHE.

Monsieur Frantz ne fait pas de l'art de la musique
Son étude exclusive et son objet unique ;
120 Il a comme sculpteur aussi quelque talent,
Il est poète et peint fort agréablement.

MADAME DE PRÉVAL.

Quel homme universel, mais un savoir semblable,
Il faut en convenir, est vraiment admirable.

BERTHE.

De railler vous avez grand tort, car c'est, je crois,
Un jeune homme en effet de mérite.

MADAME DE PRÉVAL.

125 Et pourquoi ?
Je parle du savoir, est-ce lui faire injure,
Mais non du savoir-vivre au moins, je vous assure.

BERTHE.

Vous êtes bien sévère, hélas ! À son égard.
S'il ne possède pas parfaitement tout l'art
De ces raffinements dont l'étude profonde
130 Recouvre d'un vernis chez les hommes du monde
La sottise et souvent la triste nullité,
Pour faire pardonner la singularité
De ses façons d'agir, se peut-il qu'on refuse
D'admettre en son talent une valable excuse ?
135 Il ignore en effet de ces dandys charmants,
Qui font de nos salons les plus beaux ornements,
L'aménité banale et les tours agréables,
Les manières enfin niaisement aimables ;
Mais il aime, il connaît le beau, le vrai, le grand,
140 Dont les arts qu'il cultive et que son cœur comprend
Sont, Madame, ici-bas, l'expression sublime ;
Il faut donc l'admirer, et non lui faire un crime,
D'ignorer et d'avoir même en aversion
Le faux et le mesquin et la convention.

MADAME DE PRÉVAL, à part.

145 Voilà qui m'inquiète un peu ; que me dit-elle ?

Haut.

Vraiment, vous défendez ce garçon, chère belle,
Avec une chaleur.

BERTHE.

Lui, mon dieu non ; je veux
Combattre seulement des préjugés fâcheux,
Dont vos préventions, qu'en cette circonstance
150 Je ne partage pas, semblent la conséquence.

MADAME DE PRÉVAL.

Voulez-vous, chère amie, ici pour un moment
Que nous causions un peu tout amicalement
Comme deux bonnes soeurs, dites-moi ?

BERTHE.

Mais sans doute,
Je le désire aussi, parlez, je vous écoute.

MADAME DE PRÉVAL.

155 Vous avez toujours eu l'imagination
Romanesque et portée à l'exaltation ;
La folle du logis, il faut qu'on le confesse,
Chez vous de la maison est souvent la maîtresse.

BERTHE.

160 Bon, cela se traduit tout amicalement
Que je passe à vos yeux pour folle assurément.

MADAME DE PRÉVAL.

Non pas, mais que votre âme, impressionnable et vive,
Poétise aussitôt tout ce qui la captive,
Très merveilleusement, avec facilité.
Vous avez l'incroyable et belle faculté
165 De juger bien souvent avec trop d'optimisme
À travers les couleurs brillantes de ce prisme.
La mise négligée et les airs singuliers,
Le sans-gêne, un jargon pris dans les ateliers
Ne font pas que l'on soit grand artiste et j'atteste
170 Que ce n'est qu'un vernis aussi, lequel, du reste,
Recouvre bien souvent la même nullité
Et surtout, croyez-moi, non moins de vanité.

BERTHE.

Nous ne nous entendrons jamais, je le suppose,
Là-dessus ; vous plaît-il de parler d'autre chose ?

MADAME DE PRÉVAL.

175 Un dernier mot encor : nous nous sommes promis
En toute liberté, comme on fait entre amis,
Et réciproquement de pouvoir nous reprendre,
Nous donner des conseils, comme on en doit attendre
D'une amitié sincère, avec calme et douceur,
180 Suis-je pas votre amie et presque votre soeur ?

BERTHE.

Mais sans doute.

À part.

Oh ! Mon dieu, si pourtant, et j'en tremble,
Elle savait...

MADAME DE PRÉVAL.

Et bien, chère Berthe, il me semble
Que vous chantez très bien et je crois, en effet,
Que de votre talent Nerville est satisfait.
185 Vous le charmez, sans prendre encor la peine extrême...

BERTHE.

Oh ! Ce n'est pas pour lui.

MADAME DE PRÉVAL.

Comment ?

BERTHE.

C'est pour moi-même
Que je veux acquérir plus de perfection.

MADAME DE PRÉVAL.

En ce cas faites-moi cette concession,
Bien légère après tout, et vous-même peut-être
190 Allez en convenir, prenez un autre maître,
Car mon frère aurait peine à souffrir les façons
Du jeune homme qui doit vous donner des leçons,
Qu'on voit, faute de tact, avec un aplomb rare,
Oublier la distancé enfin qui vous sépare.
195 Vous savez si Nerville a pour vous de l'amour.

BERTHE.

Mais vous me permettez de trouver en ce jour
Votre prétention étrange et peu civile ;
Je suis libre, je pense, et Monsieur de Nerville...

MADAME DE PRÉVAL.

Achevez.

BERTHE.

Il n'a pas plus qu'un autre le droit
200 De contrôle, après tout, sur mes actes, je crois.

MADAME DE PRÉVAL.

Pas plus qu'un autre, ah ! Berthe ! Eh ! Quoi, de qui nous aimé
La tendre affection à vos yeux n'est pas même
À quelque complaisance un titre saint et doux ?
Ne va-t-il pas bientôt devenir votre époux ?

BERTHE.

205 Qui sait ?

MADAME DE PRÉVAL.

Vous m'effrayez, je n'ose vous comprendre,
Son coeur serait percé s'il pouvait vous entendre.
Mais ce n'est pas le vôtre, amie, en ce moment
Qui parle, je le sais ; ce n'est qu'un mouvement
D'impatience auquel vous cédez de la sorte,
210 Que vous regretterez bientôt et qui vous porte
À dire beaucoup plus que vous ne voudriez.

BERTHE.

Eh ! Bien, vous vous trompez, non, Madame, croyez,
Loin d'aller au-delà de ma pensée entière,
Qu'en deçà, mes discours sont restés, au contraire,

MADAME DE PRÉVAL.

215 Que dites-vous ?

BERTHE.

Je dis que suis désormais
Moins décidée à cette union que jamais,
Que vos prétentions et votre malveillance
Me font peu soupirer après votre alliance.

MADAME DE PRÉVAL.

220 Qu'entends-je ? Assurément ce n'est pas sérieux,
Voyons, c'est impossible. Il serait curieux
De nous fâcher pourtant à ce propos ensemble
De ce petit monsieur mal appris, il me semble.

BERTHE.

Pardon de vous laisser, Madame, en vérité,
L'imagination et la vivacité
225 Me pourraient emporter presque aussi loin peut-être
Que l'obligeance ici que vous faites paraître.

SCÈNE IV.

MADAME DE PRÉVAL, seule.

Non, je n'y comprends rien ; que veut dire cela ?
Quel étrange caprice est-ce que celui-là ? -
Car enfin je ne dois et pas un instant même
230 Je ne puis supposer que ce jeune bohème
Sur elle ait par hasard fait quelque impression. -
Pourtant elle eut toujours l'imagination
Romanesque et portée à l'extraordinaire ;
Son coeur est excellent, son esprit, au contraire,
235 Trop vif, n'a pas toujours été bien dirigé.
- Que mon frère serait maintenant affligé
S'il pensait qu'un rival... et quel rival encore !
Car je suis inquiète, et lui, lui qui l'adore,
À plus forte raison le serait-il aussi. -
240 Mais non, non, je suis folle en m'alarmant ainsi,
Je connais Berthe, elle est un peu capricieuse,
Elle a ses nerfs ce soir. - Ah ! je suis curieuse
D'en avoir cependant le coeur net s'il se peut.

Elle sonne.

Et si, par un malheur que je redoute peu.
245 Mes craintes se trouvaient avoir quelque justesse,
Ah ! Je dois arracher cette pauvre comtesse
Au danger qu'elle court et m'efforcer aussi
Que Nerville à jamais ignore tout ceci.

SCÈNE V.

Madame de Préval, Julie.

JULIE.

Madame m'a sonnée... ah ! pardon.

MADAME DE PRÉVAL.

Oui, Julie,
250 C'est moi qui vous appelle, écoutez, je vous prie :
Qui donc, le savez-vous, est venu présenter
À Madame un monsieur qui vient de nous quitter ?

JULIE.

Qui ? Monsieur Frantz, Madame, un artiste, un jeune homme ?

MADAME DE PRÉVAL.

Justement, oui, je crois, c'est ainsi qu'il se nomme.

JULIE.

255 Mais il s'est présenté lui-même.

MADAME DE PRÉVAL.

Oui-dà, comment ?

JULIE.

Oh ! De façon fort drôle et très burlesquement.
Madame ne vous l'a pas contée ?

MADAME DE PRÉVAL.

260 Au contraire,
Si fait, mais trop en gros et pas d'une manière
Détaillée, et c'est là ce que j'aurais voulu,
L'histoire m'a paru fort bizarre et m'a plu
Et ce sont les détails que de vous je réclame,
Ils devront m'amuser.

JULIE.

265 Il paraît que madame
Chantait de Monsieur Frantz la romance au moment
Oh sous cette fenêtre il passait justement ;
Je fermais les volets et lui, qui de la rue
Levait pour écouter la tête alors, m'a vue.
Soudain il a tiré de sa poche un gros sou
Qu'à travers le salon il jeta tout à coup.

MADAME DE PRÉVAL.

L'insolent !

JULIE.

270 Justement, c'est là ce que Madame
S'est écriée aussi, comprenant l'épigramme.
Mois, pour montrer combien son approbation
Importait peu céans, sans hésitation
Elle a repris son air et, du plus fort je pense
Qu'elle à pu, s'est remise à chanter sa romance.

MADAME DE PRÉVAL.

275 Comment ? Mais c'était donc vouloir en vérité
Le provoquer ?

JULIE.

Aussi, Madame, il est monté,
Afin de nous montrer, officieux critique,
Comment il entendait qu'on chantât sa musique.

MADAME DE PRÉVAL.

280 Fort bien, ce monsieur-là ne manque pas d'aplomb.
Et comment sur le champ Madame de Beaumont.
Ne l'a-t-elle donc pas fait jeter à la porte ?

JULIE.

Ce n'était point aisé, Madame, et de la sorte
Nous n'avons jamais pu, malgré tous nos efforts,
Nous en débarrasser et le mettre dehors.
285 Madame en sa présence a d'abord su me dire
De prendre une lumière et de le reconduire.
Vous croyez qu'il se l'est tenu sitôt pour dit
Et qu'il s'en est allé, confus, tout interdit,
Comme un autre à coup sûr à sa place eût pu faire ?
290 Ah ! Bien oui, pas du tout. Il a bon caractère.
Après ce camouflet, il a voulu d'abord
Mettre le piano de Madame d'accord.
Sa besogne finie, il s'est, ne vous déplaie,
Mis à tout regarder ici tout à son aise,
295 Les objets d'étagère ainsi que les tableaux,
Prenant pour les mieux voir ceux qui lui semblaient beaux ;
Il a même brisé certaine statuette.
Puis, il a dans ses doigts fait une cigarette,
Qu'il a fumée.

MADAME DE PRÉVAL.

Ah ! Ça c'est donc un vrai goujat
300 Que ce monsieur ; d'ailleurs, je m'en doutais déjà.

JULIE.

Je ne sais, mais, Madame, il mêlait à vrai dire,
Tout cela de propos si plaisants, que de rire
On était obligée au lieu de se fâcher
Et que je ne savais comment l'en empêcher,
305 Ni comment m'en défaire. Ah ! C'est que ces artistes,
En général au moins, ne sont pas des gens tristes.
L'originalité de ses distractions
Me désarmait ainsi que ses réflexions.

MADAME DE PRÉVAL.

Vous aimez, je le vois, les artistes, Julie.

JULIE.

Il est vrai, car chez eux point de mélancolie,
310 Ils m'ont toujours paru d'une charmante humeur
Tous ceux que j'ai connus, gens d'esprit et de coeur.
Et vous voyez aussi que Madame eût beau faire
Elle n'a contre un d'eux pu tenir sa colère
315 Et qu'il fallut, malgré l'amour-propre irrité,
Lui pardonner enfin son excentricité.

MADAME DE PRÉVAL.

Celui-ci vous a plu.

JULIE.

Beaucoup, oui.

MADAME DE PRÉVAL.

Qu'il vous a débité quelque galanterie. Je parie

JULIE.

Ce n'est pas pour cela, Madame.

MADAME DE PRÉVAL.

Oh ! Je crois bien
320 Et je n'en doute pas un instant ; mais enfin
Ne vous a-t-il pas dit qu'il vous trouvait jolie ?

JULIE.

Il est vrai, je l'avoue.

MADAME DE PRÉVAL.

Eh ! Je comprends Julie,
Que l'on ait sans ennui pu l'écouter un peu
Et qu'il ait pu rester.

JULIE.

Oh ! Ces gens-là, mon dieu,
325 Disent tout ce qui vient leur passer par la tête.

MADAME DE PRÉVAL.

Vous me faites l'effet d'avoir fait sa conquête,
Savez-vous bien, Julie ?

JULIE.

Oh ! Madame, je vois,
Veut plaisanter.

MADAME DE PRÉVAL.

Mais non, pas du tout ; et pourquoi,
Si vous l'avez charmé, puisqu'il a su vous plaire ?...

JULIE.

330 Pas pour mari.

MADAME DE PRÉVAL.

Pourquoi !

JULIE.

Je veux un militaire.

MADAME DE PRÉVAL.

C'est différent.

À part.

Allons, j'ai mon projet, c'est bien.

Haut.

Près de mon frère il faut que je retourne enfin,
Je vais auparavant aller embrasser Berthe.

SCÈNE VI.

Julie, Frantz.

FRANTZ.

C'est encor moi.

JULIE.

335 Comment encor vous ? Ah ! Mais certes
Vous abusez, Monsieur.

FRANTZ.

Je le sais parbleu bien
Que j'abuse.

JULIE.

Oh ! Vraiment vous ne doutez de rien i
Mais, pour cette fois-ci, Madame, je vous jure,
Ne vous recevra pas.

FRANTZ.

Le crois-tu ?

JULIE.

J'en suis sûre.

FRANTZ.

Tu me recevras, toi.

JULIE.

Si cela vous suffit...

FRANTZ, à part.

340 Mettons l'occasion que je trouve à profit
Pour gagner là soubrette.

Haut.

On pourrait, je le pense,
Se contenter à moins et cela me compense.

JULIE.

Ah ! - Vous m'obligerez infiniment pourtant
En veillant bien d'ici repartir à l'instant ;
345 Madame en vous voyant en cet lieux pourrait croire...

FRANTZ.

Que la société me plaît. C'est bien notoire,
Quel grand mal qu'on le croie !

JULIE.

Votre avis... Il se peut que ce soit

FRANTZ.

Mais sans doute et, comme artiste, moi,
Toute perfection, toute beauté m'attire.

JULIE.

350 Au moins vous n'êtes pas revenu pour me dire
Ces choses-là, Monsieur, j'espère.

FRANTZ.

Et pourquoi pas ?

JULIE.

Vous auriez eu grand tort de perdre ainsi vos pas
Et pourriez sur le champ retourner, je suppose ;
Je n'en crois pas un mot.

FRANTZ.

355 Bon ; parlons d'autre chose.
Cette dame, la soeur du monsieur au cheval,
Qui tout à l'heure ici...

JULIE.

Madame de Préval.

FRANTZ.

Justement ; j'ai grand peur qu'elle ait, je le confesse,
Voulu me démolir auprès de ta maîtresse.

JULIE.

Ce n'est pas impossible.

FRANTZ.

360 Ah ! Tu vois bien, il faut
Que je me reconstruise à présent à nouveau.

JULIE.

Madame de Préval est encore ici.

FRANTZ.

Je dois être assez bien arrangé. Diable,

JULIE.

C'est probable.

FRANTZ.

Et depuis tout ce temps, elle doit être, ô ciel !
Sur ma ruine en train de répandre du sel.

JULIE.

365 Je le crois, vous pouvez repartir.

FRANTZ.

Au contraire.

JULIE.

Madame de Préval, Monsieur, est assez fière
Et pourrait bien, pour prix de votre entêtement,
En vous voyant, vous faire un mauvais compliment.

FRANTZ.

370 Bah ! Je ne pense pas et d'ailleurs je m'en moque,
Car ta verras qu'ici c'est moi qui l'interloque,
Avec un peu d'aplomb.

JULIE.

Et vous n'en manquez pas.

FRANTZ.

375 Car n'est-il pas honteux, après avoir hélas !
Définitivement pénétré dans la place
À force de valeur, de souffrir qu'on m'en chasse ;
Par quelque noir complot ou quelque trahison ?

JULIE.

Affaire d'amour-propre.

FRANTZ.

380 Eh ! Non, cette maison
Me plaît ; c'est bien meublé, c'est coquet ; je peux dire
Que c'est même très chic. Il semble qu'on respire
De tous côtés ici comme un parfum charmant
D'aristocratie et... de patchouli.

JULIE.

Vraiment ?

FRANTZ.

Et puis de ce logis la maîtresse est charmante.

JULIE.

Vous trouvez ?

FRANTZ.

Et de plus, charmante est la suivante.

Frantz prend Julie par la taille pour l'embrasser. Au même moment paraît Madame de Préval, Julie se sauve.

JULIE.

Madame de Préval.

FRANTZ.

Il s'agit d'être fort.

SCÈNE VII.

Madame de Préval, Frantz.

MADAME DE PRÉVAL.

Je suis charmée ici de vous trouver encor.

FRANTZ.

385 Vraiment, Madame ? Et bien je craignais le contraire,
Il faut que je l'avoue avec franchise entière.

MADAME DE PRÉVAL.

Et pourquoi ? Vous croyez que je vous juge mal
Pour votre caractère assez original ;
Parce qu'on m'a conté votre bizarre entrée
390 Et tous les incidents enfin de la soirée ?

FRANTZ.

Quoi, vous savez ?...

MADAME DE PRÉVAL.

De tout on m'a fait le récit.
Savez-vous bien, Monsieur, que votre entrée ici,
À ne vous point flatter, fût très impertinente ?

FRANTZ.

Je sais...

MADAME DE PRÉVAL.

Votre insistance assez inconvenante.

FRANTZ.

395 Il est vrai, j'ai montré de l'obstination.

MADAME DE PRÉVAL.

Et que votre conduite en cette occasion
Fût tout à fait grossière.

FRANTZ.

Oh ! Je vous l'abandonne.
Cependant je n'ai pas l'habitude...

MADAME DE PRÉVAL.

400 Que donne
La fréquentation, l'usage apparemment
D'un monde qui n'est pas le vôtre assurément.
C'est vrai ; ne croirez pas aussi que je refuse
D'admettre la valeur de cette double excuse
Que pour être insensé vous avez à nos yeux,
D'être artiste d'abord et puis d'être amoureux.

FRANTZ.

405 Oui, je vois qu'en effet vous savez tout, Madame.
Je suis bien désolé que l'objet de ma flamme
Ne puisse pas avoir votre approbation.

MADAME DE PRÉVAL.

410 Pourquoi ? Mais, au contraire, en cette occasion,
Si j'ai sur cet objet quelque peu d'influence,
À l'employer pour vous je m'engage d'avance.

FRANTZ.

Se peut-il ? - Ah ! parbleu je n'y comprends plus rien.

MADAME DE PRÉVAL.

415 N'êtes-vous pas artiste ? Oui je conçois très bien
Que ces distinctions de classes sociales
Sont du monde à vos yeux conventions banales.
Dans la sphère élevée où plane votre esprit
De ces distinctions absurdes on se rit ;
Les préjugés étroits sur vous ont peu de prise
Et votre âme d'élite à coup sûr les méprise.

FRANTZ.

Vraiment vous me flattez.

MADAME DE PRÉVAL.

420 Rendu votre pensée à cet égard ? N'ai-je pas en effet

FRANTZ.

Si fait ;
Et de caste, et de rang les barrières fragiles
Ne sont bonnes qu'à faire obstacle aux imbéciles ;

L'homme fort les franchit ou les brise aisément.

MADAME DE PRÉVAL.

425 Certes c'est penser là très... artistiquement,
Comme étant généreux à vous je l'apprécie,
Le talent n'est-il pas une aristocratie,
Et qui vaut bien une autre ?

FRANTZ.

Ah ! Veuillez ménager
Ma modestie, elle est dans le plus grand danger.

MADAME DE PRÉVAL.

430 Je ne m'engage à rien. Jusqu'ici, je l'avoue,
Je vous connaissais comme un artiste qu'on loue,
Mais de vous mieux connaître à présent bien m'en prit
Et comme homme du monde, et comme homme d'esprit.

FRANTZ, à part.

Je l'aurai fascinée aussi, c'est incroyable.

Haut.

435 Le jugement peut-être est un peu favorable
Et je dois convenir, qu'à vrai dire, aujourd'hui,
La façon dont ici je me suis introduit...

MADAME DE PRÉVAL.

440 Elle est originale, il est vrai, mais est-elle
Impossible, après tout ? Non, toute naturelle.
Votre oreille est choquée et vos yeux à la fois
Sont frappés de l'éclat d'un séduisant minois,
Deux motifs suffisants d'entrer pour un artiste
Qu'attire la beauté, que l'ignorance attriste ;
Non, d'après l'étiquette au moins si vous jugez,
Mais vous ne devez pas avoir de préjugés ?

FRANTZ.

445 Oh ! Je vous en répons.

MADAME DE PRÉVAL.

Vous voyez, quoi qu'on fasse.
Du plus heureux succès couronner votre audace,
À la porte à l'instant vous n'êtes pas jeté.
Il n'en faut quelquefois pas plus en vérité
Pour décider soudain du bonheur de la vie.

FRANTZ.

450 Il est bien vrai, Madame, et je vous remercie,
De ne pas mettre au mien d'obstacles aujourd'hui.

MADAME DE PRÉVAL.

Moi ? Mais pourquoi, bon dieu, vous, aurais-je donc nui ?

FRANTZ.

Je croirais volontiers que monsieur votre frère
Pourra bien ne pas voir de la même manière.

MADAME DE PRÉVAL.

455 Lui ? Je suis bien tranquille et répons au total
Que cela lui sera parfaitement égal.

FRANTZ.

C'est différent.

À part.

Parbleu la charge est assez bonne,

Haut.

Vous ne doutez donc pas que sans peine il nous donne
Son approbation ?

MADAME DE PRÉVAL.

460 Mais je vous la promets. Oh ! L'on peut s'en passer,

FRANTZ.

Je commence à penser
Que la chute qu'il fit, dont je le plains au reste,
N'aura pour sa santé nulle suite funeste.

MADAME DE PRÉVAL.

Oh ! Je n'en doute pas non plus assurément.
Veuillez être assez bon pour m'attendre un moment.

SCÈNE VIII.

Frantz, Berthe.

BERTHE.

465 Encore ici, Monsieur ?

FRANTZ.

Ah ! Ma foi jusqu'ici
Mon indiscretion m'a si bien réussi...

BERTHE.

Oh ! Je ne voudrais pas que dans cette soirée
Madame de Préval fût par vous rencontrée
Une seconde fois.

FRANTZ.

Cela se trouve au mieux,
470 Je viens au même instant de la voir en ces lieux.

BERTHE.

Ciel ! Pas un mot surtout, car il faut qu'elle ignore
Tout ce qui s'est passé. Je n'ose pas encore...

FRANTZ.

Je n'y suis plus du tout, cependant je crois bien
Qu'elle sait tout.

BERTHE.

Non, non, dis-je, elle ne sait rien.
475 Pas un mot devant elle au moins, je vous en prie,
Car elle aurait le droit de mon étourderie
De me faire reproche et j'aurais mérité...

FRANTZ.

Mais non, bien mieux, cela paraît en vérité
L'arranger tout à fait.

BERTHE.

C'est assez peu probable.

FRANTZ.

480 Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

BERTHE.

Silence, la voici.

SCÈNE IX.

Berthe, Frantz, Madame de Préval.

MADAME DE PRÉVAL.

Ne boudons plus, allons,
Vous savez que j'ai fait ce soir de vos salons
Les honneurs à monsieur que j'ai, ma chère amie,
Prié de nous tenir un instant compagnie.

BERTHE.

485 Vous ?

FRANTZ.

Que vous ai-je dit ? Vous voyez à présent.

MADAME DE PRÉVAL.

Mais oui, décidément je le trouve amusant.

BERTHE.

L'idée est singulière.

MADAME DE PRÉVAL.

Eh ! Qu'importe, elle est bonne,
Nous sommes entre nous et n'attendons personne.
A la condition qu'il nous dira pourtant
490 Les mystères piquants, à ce que l'on prétend,
De la vie artistique. Ah ! C'est être fâcheuses,
Nous sommes, voyez-vous, femmes et curieuses.

FRANTZ.

Comme notre mère Ève.

MADAME DE PRÉVAL.

Oui, Monsieur, justement.
Or nous ne vous voyons habituellement
495 Que de loin, à travers le double mur de verre,
De nos jumelles, mais il pourrait bien se faire
Que nous y gagnassions à vous voir de plus près.

BERTHE.

Je ne vous comprends pas.

MADAME DE PRÉVAL.

Oh ! Mais je gagerais
Que Monsieur, qui d'esprit se pique, m'a comprise.

FRANTZ.

500 Fort bien : vous désirez que je vous introduise
Dans la coulisse.

MADAME DE PRÉVAL.

Eh ! Oui, c'est cela. ConteZ-nous,
Monsieur Frantz, votre histoire aujourd'hui, voulez-vous ?

BERTHE.

Le dernier numéro du journal Le Caprice
Contient sur Monsieur Frantz une longue notice
505 Et vous y trouverez, si vous voulez le voir,
Ce que vous paraissez désirer tant savoir.

MADAME DE PRÉVAL.

Ce n'est pas celle-là non plus que je désire,
Car je l'ai parcourue et cela, je dois dire,
M'a paru très banal et très niais, ma foi.

BERTHE.

510 Je l'ai trouvée assez touchante, quant à moi.

FRANTZ.

C'est d'un de mes amis.

MADAME DE PRÉVAL.

Elle n'est pas mal faite ;
Mais je demande, moi, la vraie et la complète.
Ce que dit cet article on l'a pu voir, je crois,
Partout, j'ai, pour ma part, lu cela mille fois.
515 Un pauvre pâtre, enfant de la simple nature,
Âme à la fois sauvage et poétique et pure,
Entraîné malgré lui par la vocation ;
Que le recueillement, la contemplation
Des montagnes, du ciel et de toutes les choses
520 Qu'il voit autour de lui belles et grandioses,
Ont instruit ; et qui voit ravie à son amour,
Quand de bonheur pour lui se levait un beau jour,
Sa douce fiancée, - inévitable épreuve
D'une infortune hélas ! Touchante, mais peu neuve.
525 Un peu d'idylle, un peu de roman feuilleton,
Un peu de drame aussi. Comment appelle-t-on,
Dans votre langue heureuse en tropes pittoresques,
Tout ce bel attirail de moyens romanesques
Dont l'éternel emploi sur le bon public fait,
530 Depuis que l'on s'en sert, toujours le même effet ?
Vous nommez tout cela dans vos laboratoires ?

FRANTZ.

Des ficelles, Madame, ou mieux, des balançoires,

BERTHE, à part.

Qu'entends-je ?

MADAME DE PRÉVAL.

On vous a fait Breton, mais, je sais bien,
Du Faubourg Saint-Denis vous êtes Parisien.

Trope : Terme de rhétorique.
Expression employée dans un sens
figuré. [L]

FRANTZ.

535 Du Faubourg Saint-Martin, Madame, je vous prie.

MADAME DE PRÉVAL.

Franchement, j'aime mieux pour vous celle patrie.
C'est un triste pays la Bretagne, entre nous.

FRANTZ.

Je ne la connais pas, je m'en rapporte à vous.

BERTHE.

Quoi, vous n'avez jamais vu la vieille Armorique ?

FRANTZ, à part.

540 Corbleu ! je suis bête.

Haut.

Ah ! Pardon, je m'explique...

MADAME DE PRÉVAL.

Ne vous défendez pas, il n'en est pas besoin,
Vous fîtes aussi bien, cette contrée est loin
De valoir son renom, elle est fort ennuyeuse.
Vous aimez de Paris l'existence joyeuse.

BERTHE.

545 Ah ! Monsieur Frantz, Madame, avant de parvenir,
Eût de rudes combats, je crois, à soutenir,
Il eût à supporter des épreuves sans nombre.

MADAME DE PRÉVAL.

Bon, cette pauvre Berthe, avec son tableau sombre,
En est, je le vois bien, à la notice encor.
550 Voyez-vous, monsieur Frantz, on vous fait un grand tort
Quand on vous fait passer aux yeux des gens du monde,
Par ces réclames où le larmoyant abonde,
Pour de vrais songe-creux, hâves et fatigués
Par les coups du destin ; on vous montre aussi gais
555 Qu'un pâle clair de lune et tout repus sans cesse
D'hallucinations ; c'est maladresse,
Ce portrait en grisaille est des plus déplaisants.
Vous êtes, je le pense, un peu plus amusants.

FRANTZ.

560 Ah ! Je vous en réponds. Irions-nous, je vous prie,
Aux étoiles rêver, lorsque la brasserie
Nous ouvre à deux battants son hospitalité ?
Supporter de la vie avec calme et gâité
Les inconvénients entre dans nos principes,
Pourvu que nous ayons du tabac pour nos pipes.

BERTHE, à part.

565 Quelle chute, ô mon dieu !

MADAME DE PRÉVAL.

Très bien, j'aime bien mieux
Que l'ancre ce tableau véridique et joyeux.

BERTHE.

Mais dans la vie il est nécessités réelles
Qui doivent quelquefois, Monsieur, être cruelles.
N'avez-vous pas souffert ?...

FRANTZ.

Dans les commencements,
570 Tous les jours ne sont pas pour nous pleins d'agrémens,
Mais alors, en mangeant de la charcuterie,
Que nous aimons du reste et que l'on calomnie,
Nous, nous l'assaisonnons d'un condiment fameux -
L'espoir - et nous rêvons à des jours plus heureux.

BERTHE.

575 À la postérité vous rêvez, à la gloire.

MADAME DE PRÉVAL.

C'était bon autrefois cela, j'aime à le croire,
Au temps du romantisme et l'on est devenu
Par bonheur aujourd'hui beaucoup moins saugrenu.
Ces chimères jadis ont amusé l'artiste,
580 Mieux avisé depuis, il s'est fait réaliste.

FRANTZ.

Parbleu, nous rêvons tous un logis élégant
Et des tapis partout ; un coupé bien fringant,
Les vins des meilleurs crus servis sur notre table,
Une existence enfin brillante et confortable ;
585 De l'or plein nos goussets, comme les épiciers.

BERTHE, à part.

Est-il possible, ô ciel ! Que ces instincts grossiers ?

Haut.

Mais dans les oeuvres d'art, on voit régner sans cesse
Une distinction, une délicatesse,
590 Les plus beaux sentiments, les plus nobles couleurs,
Qui font notre coeur battre ou s'épandre nos pleurs.
Quels horizons charmants l'artiste nous dévoile,
Soit avec l'harmonie, ou la plume, ou la toile !
D'âmes d'élite il faut que ces productions
Soient pourtant, semble-t-il, des émanations.

MADAME DE PRÉVAL.

595 Oh ! N'allez pas au moins vous mettre dans la tête
Que dans sa fiction se peigne le poète.
L'artiste habile est un prestidigitateur
Souvent, qui sait donner le change au spectateur,
Et parfois ces effets, qui vous semblent magiques,
600 Viennent de procédés purement mécaniques.
Mais, en écoutant Berthe, on croirait qu'à ses yeux
Vous êtes des niais, prenant au sérieux
De votre esprit fécond chaque brillant caprice,
Défendez-vous, Monsieur, qu'on vous rende justice.

FRANTZ.

605 Oh ! Non, nous n'avons pas cette naïveté
De confondre la fable et la réalité.

MADAME DE PRÉVAL.

Au milieu des ennuis même et de la misère
D'une existence encore incertaine et précaire,
Vous savez, à coup sûr, laissant aux sots les pleurs,
610 Tout le long du chemin, pour vous, cueillir des fleurs.

FRANTZ.

Nous en faisons moisson la plus ample, possible.

MADAME DE PRÉVAL.

Il n'est plaisir pour vous qui soit inaccessible,
De temps en temps ou moins, car il vaut mieux encor
Avoir un peu d'esprit que d'avoir beaucoup d'or.
615 Sur les sots favoris de l'aveugle fortune
C'est le droit du talent qu'une dîme opportune.

FRANTZ.

Aussi prélevons-nous ce tribut, nous savons
Des voluptés du riche user quand nous pouvons,
Et tout en nous moquant de qui nous en défraie,
620 Nous payons tout cela, nous, de notre monnaie
Lorsque nous amusons les épais parvenus
Pour jouir de leur luxe et de leurs revenus.

MADAME DE PRÉVAL.

Votre philosophie a joint le double type
Du fameux Diogène et du sage Aristippe ;
625 Suivant l'occasion, vous êtes, je le vois,
Cyniques par destin, parasites par choix.
Et je comprends cela du moins ; que l'on me dise
Ce qu'aux martyrs de l'art a valu leur sottise.

BERTHE.

La gloire, noble objet de leur ambition.

FRANTZ.

630 On escompte sa gloire en réputation
Aujourd'hui, c'est bien mieux, au moins on en profite.

BERTHE.

Mais il n'y faut pas moins de travaux, de mérite,
De longs efforts.

MADAME DE PRÉVAL.

Monsieur, n'est-il pas vrai qu'on peut,
Pour arriver plus tôt, les abréger un peu ?
635 De Paris à Melun quand on allait à peine
Par le coche autrefois en toute une semaine,
En une heure à présent on s'y trouve conduit,
Car, grâce à la vapeur, on va vite aujourd'hui.

FRANTZ.

640 Le chemin du succès présentement, Madame,
A pour l'artiste aussi son railway - la réclame.

BERTHE.

Ah ! Le talent ainsi...

MADAME DE PRÉVAL.

Se trouve transporté
Par le même convoi que la médiocrité.

BERTHE, à part.

Quelle distance hélas ! Du type imaginaire
Que je me figurais à cette âme vulgaire.

Haut.

645 C'est fort triste, Monsieur, et peu récréatif
Tout cela.

MADAME DE PRÉVAL.

Mais du tout, c'est assez instructif.
Si vous le préférez, monsieur peut, je suppose,
Vous raconter d'ailleurs quelque piquante chose,
De celles qu'on appelle en terme familier,
650 Si je m'en souviens bien, des charges d'atelier.

FRANTZ.

Oh ! Parbleu voulez-vous ? Il en est de fameuses,
Seulement quelquefois peut-être un peu scabreuses.

BERTHE.

Nous vous en dispensons en ce cas.

FRANTZ.

Nous aurons
La charge militaire avec de gros jurons,
655 Ou sur les épiciers mainte charge bourgeoise
Que termine gaîment une pointe grivoise.
Prudhomme, le sergent ou bien son colonel
De quolibets divers sont un fonds éternel.
Je puis vous imiter, à votre fantaisie,
660 Un acteur en renom, le chien, le chat, la scie...

MADAME DE PRÉVAL.

Ce doit être fort drôle.

FRANTZ.

Ah ! Je vais vous conter...

BERTHE.

Oh ! Non, faites-nous grâce.

MADAME DE PRÉVAL.

Et pourquoi l'arrêter ?

BERTHE.

Pitié pour moi, pitié pour lui, ma chère amie.

FRANTZ, à part.

J'aurai décidément conquis, je le parie,
665 Madame de Préval.

MADAME DE PRÉVAL.

Mais de vos piquants traits
Militaire ou bourgeois font donc seuls tous les frais ?

FRANTZ.

Ma foi, le plus souvent ; c'est qu'il n'est guère au monde
En types excellents de classe plus féconde.

MADAME DE PRÉVAL.

Et puis, je le comprends, vous devez envier
670 Le brave militaire et l'heureux épicier :
L'un possède la gloire et l'autre la richesse,
Objets de vos désirs ; tous deux se voient sans cesse
Entourés d'une estime et d'un respect aussi
Que vous n'osez prétendre.

FRANTZ.

Il se peut bien.

BERTHE, à Madame de Préval.

Merci.

FRANTZ.

675 Je puis vous raconter, si vous voulez bien rire...

MADAME DE PRÉVAL.

Non, Monsieur, il suffit ; nous voulions nous instruire,
C'est fait, vous êtes libre.

BERTHE.

Il faut vous dire encor...
Je renonce aux leçons de chant.

FRANTZ.

Vous auriez tort.

À part.

680 J'aurai probablement par quelque maladresse
Fâché sans m'en douter Madame la Comtesse.

MADAME DE PRÉVAL.

Et désormais, Monsieur, quand nous voudrons vous voir,
Nous irons aux concerts où vous chantez le soir.

FRANTZ.

Ah ! Ça mais on dirait qu'on me met à la porte.

MADAME DE PRÉVAL.

Précisément.

FRANTZ, à part.

685 Oh ! Non, je la trouve trop forte
Et je ferai plutôt du scandale, tant pis.

Haut.

Madame, oubliez-vous que vous m'avez promis ?...

BERTHE.

Oh ! Monsieur, c'en est trop.

À part.

Je souffre le martyre.

MADAME DE PRÉVAL.

Au fait il a raison, je sais ce qu'il veut dire.

FRANTZ.

On a daigné tantôt encourager l'amour...

BERTHE.

690 Taisez-vous.

MADAME DE PRÉVAL.

Il est vrai, je vous ai dans ce jour
Promis mon bon office auprès de votre belle,
Faisons-la donc venir afin de savoir d'elle
Tout d'abord son avis. - Voudriez-vous sonner
Julie ?

FRANTZ.

Eh ! Quoi Julie ?

MADAME DE PRÉVAL.

Oh ! De vous étonner
695 Vous avez bien le droit, recherche aussi flatteuse
Que la vôtre ne peut que rendre glorieuse,
On ne saurait douter de son consentement.

BERTHE, à part.

Que dit-elle ? Oh ! Je crois comprendre maintenant.

MADAME DE PRÉVAL.

Cependant, permettez que l'on s'en éclaircisse.

FRANTZ, à part.

700 Bon, l'on me fait poser, c'est un nouveau caprice.

MADAME DE PRÉVAL.

Si vous le voulez bien, nous la ferons venir.

FRANTZ, à part.

Ma foi j'ai presque envie, ici, pour la punir...

MADAME DE PRÉVAL.

D'ailleurs, comme à vos yeux les classes sociales
Ne sont que préjugés, conventions banales...

FRANTZ.

705 C'est juste.

À part.

À mes dépens on s'amuse ; ah ! Parbleu
La Comtesse pourrait s'en repentir un peu.
D'ailleurs, cette soubrette est ma foi très jolie
Et je ne serais pas si malheureux...

SCÈNE X.

Berthe, Madame de Préval, Frantz, Julie.

MADAME DE PRÉVAL.

Julie...

BERTHE, à part.

Que va-t-elle donc faire ?

MADAME DE PRÉVAL.

Écoutez, voulez-vous
710 Vous marier ? Monsieur s'offre pour votre époux.

JULIE.

Lui, Monsieur Frantz, Madame ?

BERTHE.

Eh ! Oui.

FRANTZ.

Pauvre petite,
La voila de plaisir tout à fait interdite. -
Oui, charmante Julie, oui, je viens vous offrir
Un coeur que de beaux yeux ont assez fait souffrir,
715 Une main qui traça plus d'un piquant ouvrage
Et mes lauriers d'artiste.

À part.

Oh ! La Comtesse enrage.

JULIE.

Ah ! ah ! ah ! Mais, monsieur, voyez-vous, pour époux,
Avec tous vos lauriers, je ne veux pas de vous.

FRANTZ.

Vous refusez ?

BERTHE, à part.

Elle est plus que moi raisonnable.

JULIE.

720 Sans doute ; je vous trouve assez drôle, agréable,
Enfin vous m'amusez, à votre égard voilà
Les sentiments que j'ai, pas d'autres que ceux-là.

MADAME DE PRÉVAL.

Vous voyez bien, Monsieur, que, suivant l'apparence,
Vous vous étiez flatté d'une fausse espérance.

FRANTZ.

725 Il est vrai, je le vois.

MADAME DE PRÉVAL.

Ainsi donc en ces lieux
Rien ne vous retient plus.

FRANTZ.

Recevez mes adieux.
Je suis... J'ai bien l'honneur.

JULIE.

Faut-il qu'on vous éclaire ?

FRANTZ.

Je connais le chemin, ce n'est pas nécessaire.

Il sort.

SCÈNE XI.

Berthe, Madame de Préval, Julie.

MADAME DE PRÉVAL.

730 Vous avez été sage, il n'est liens heureux
Que ceux que des égaux ont pu former entre eux.
Ce mari ne pouvait vous convenir en somme.

JULIE.

J'épouse un militaire.

MADAME DE PRÉVAL, à Berthe.

Et vous ?

BERTHE.

Un gentilhomme.

FIN

PARIS TRESSE, ÉDITEUR 10 ET 11, GALERIE DE CHARTRES
(PALAIS-ROYAL)

À PARIS, DES PRESSES DE D. JOUAUST, Imprimeur breveté
RUE SAINT-HONORÉ, 338

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].